Document généré le 5 juil. 2025 18:01

Études littéraires africaines

CHEREL (Emmanuelle) & DUMONT (Fabienne), dir., *L'Histoire n'est pas donnée. Art contemporain et postcolonialité en France*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, coll. Arts contemporains, 2016, 170 p. – ISBN 978-2-7535-4917-3

Ninon Chavoz

Numéro 42, 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1039426ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1039426ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Chavoz, N. (2016). Compte rendu de [CHEREL (Emmanuelle) & DUMONT (Fabienne), dir., *L'Histoire n'est pas donnée. Art contemporain et postcolonialité en France*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, coll. Arts contemporains, 2016, 170 p. – ISBN 978-2-7535-4917-3]. *Études littéraires africaines*, (42), 200–202. https://doi.org/10.7202/1039426ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

devient fondamentale : en opérant une réécriture de l'espace, de la langue, des relations, du passé et de l'histoire qui lient Italie et Somalie, ces auteurs essaient de montrer aux lecteurs italiens toutes les contradictions qui sont à la base de la constitution même de l'unité nationale et qui n'ont jamais été sérieusement abordées.

Le deuxième élément original est constitué par l'intérêt de S. Brioni pour les représentations de race et de couleur dans les ouvrages analysés. Dans ce cas aussi, il nous montre son aisance dans l'interprétation approfondie des textes, en nous proposant des points de vue inédits, ainsi qu'une lecture toujours attentive (même au niveau philologique, ce qui n'est pas souvent le cas dans d'autres ouvrages sur la littérature migrante italophone) et une capacité remarquable de faire dialoguer les romans de son corpus avec d'autres narrations postcoloniales, non seulement italiennes. À partir des modalités avec lesquelles les écrivains d'origine somalienne décrivent race et couleur, en fait, il devient possible d'entamer une réflexion qui, en passant par le colonialisme, les Lois Raciales (1938) et l'oubli de l'aventure coloniale, arrive jusqu'à l'Italie actuelle et aux problèmes contemporains liés au racisme et à l'accueil des migrants. Donner une telle importance, aujourd'hui, à la question raciale, signifie remarquer encore une fois comment la racialisation de la société italienne demeure un des problèmes majeurs à résoudre.

En conclusion, le livre de Brioni nous fait réfléchir surtout à un aspect : il est possible de relire l'histoire de l'Italie moderne et contemporaine (l'Unité, le colonialisme, le fascisme et l'alliance avec Hitler, l'après-guerre, les années 1980 et la situation actuelle) à travers sa relation avec la Somalie et en lisant attentivement les narrations produites par des auteurs originaires de ce pays. On comprend en même temps qu'il reste en Italie des traces anciennes et plus récentes de l'histoire somalienne, témoins d'une relation étroite et complexe que ce livre nous permet d'analyser.

■ Daniele COMBERIATI

CHEREL (EMMANUELLE) & DUMONT (FABIENNE), DIR., *L'HISTOIRE N'EST PAS DONNÉE. ART CONTEMPORAIN ET POSTCOLONIALITÉ EN FRANCE*. RENNES : PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES, COLL. ARTS CONTEMPORAINS, 2016, 170 P. – ISBN 978-2-7535-4917-3.

Cet ouvrage rassemble les contributions des participants à la journée d'études « Histoire de l'art et postcolonialité en France : quels enjeux ? » qui s'est tenue en janvier 2014 à Nantes. Il s'attache à ce

titre à rendre compte d'une manifestation transdisciplinaire, fondée sur la confrontation d'acteurs et de médiums divers. Enrichi de nombreuses illustrations – photographies, story-boards et reproductions –, le recueil rassemble également des points de vue variés, émanant aussi bien du champ universitaire que d'artistes, de commissaires d'exposition ou de responsables de centres d'art. Cette polyphonie revendiquée doit permettre de dresser le bilan le plus exhaustif possible de l'état actuel du champ de l'art contemporain dans son rapport à la pensée postcoloniale. Partant du constat, à présent bien connu, d'une réticence de l'université française aux *postcolonial studies*, l'ouvrage témoigne d'une pénétration encore plus difficile et tardive de ce *corpus* théorique dans un domaine marqué par la tradition des « arts nationaux ». Sophie Orlando interroge ainsi l'intégration progressive d'un lexique postcolonial dans les pratiques discursives du « monde de l'art » français, tout en mettant en garde contre sa réduction au rang de simple étiquette agréée par les acteurs du marché de l'art. De fait, si l'ouverture des espaces d'exposition à l'Afrique est indubitable, la plupart des articles dénoncent une forme d'immobilisme de l'institution ou regrettent à tout le moins une prise en compte insuffisante des enjeux soulevés par la théorie postcoloniale.

Le retour sur les jalons de l'ouverture du champ artistique français aux productions extra-européennes conduit ainsi à souligner la permanence des débats ouverts en 1989 par l'exposition des *Magiciens de la terre* dont le commissaire, Jean-Hubert Martin, se voit reprocher d'avoir cantonné l'art africain à un primitivisme parfois proche de l'artisanat. Pour Maureen Murphy, l'accrochage *Modernités plurielles*, mis en place au Centre Pompidou pour l'année 2013-2014, porte encore les stigmates de cette option primitiviste, dans la mesure où il rejette en dehors de la salle consacrée à l'Afrique les œuvres d'artistes dont le caractère par trop abstrait ou « moderne » ne correspondrait pas à la représentation attendue d'une problématique « authenticité » africaine. De même, les études menées par Annie Bourdié au sujet des biennales chorégraphiques et par Lotte Arndt sur la publication de la luxueuse *Revue noire* entre 1991 et 2000 révèlent la permanence d'un conflit entre l'aspiration à une modernité souvent directement inspirée par l'Occident et le retour à une « authenticité » africaine irriguée par les clichés véhiculés depuis l'époque coloniale.

L'ensemble des analyses proposées conduit finalement à mettre en évidence une double aporie : l'exposition des œuvres africaines se voit en effet orientée soit par une logique universaliste qui pré-

tend ne retenir des œuvres que des caractéristiques formelles privées de tout contexte et soumises au seul étalon du jugement de goût, soit par une démarche documentaire qui, accordant au contraire une importance décisive au contexte, cantonne ces objets à une approche étroitement anthropologique. Une lecture attentive conduit cependant à nuancer le constat *a priori* pessimiste de cette double impasse : Sophie Leclercq montre ainsi comment l'approche en apparence formaliste des surréalistes n'est pas incompatible avec un engagement politique contre la colonisation, tandis qu'Emmanuelle Chérel souligne l'importance de la Triennale de Paris *Intense proximité*, injustement méconnue, qui avait été confiée en 2012 à Okwui Enwezor et fondée sur la confrontation de l'art contemporain avec la tradition de l'anthropologie française. Plus encore, au-delà de ces nuances ponctuelles, l'ouvrage propose une réflexion sur l'avenir de nouvelles formes muséales, propres à inspirer un travail de mémoire qui prendrait appui sur le témoignage et la « friction » des discours. Le dialogue avec Mélanie Bouteloup, co-fondatrice du centre d'art Bétonsalon, et les contributions d'Aliocha Imhoff et Kantuta Quirós autour du « musée spéculatif » constituent autant d'invitations à imaginer de nouveaux espaces muséaux « sans objets », compris non plus comme vitrines d'exposition mais comme « zones de contact ».

■ Ninon CHAVOZ

COHEN (ANOUCK), *FABRIQUER LE LIVRE AU MAROC.* PARIS : KARTHALA, COLL. TERRES ET GENS D'ISLAM, 2016, 416 P. – ISBN 978-2-8111-1587-6.

Des avenues aérées de Rabat aux boutiques confidentielles du quartier des Habous à Casablanca, des bouquineries aux librairies, de la rue aux bibliothèques publiques et intimes : c'est en empruntant des chemins de traverse qu'Anouk Cohen nous transporte sur la scène de la fabrique et de la pratique du livre au Maroc. Sa déambulation s'organise à partir du récit de son étonnement à propos de la vente, sur les trottoirs de la capitale, de toute sorte de livres, même de ceux « qui imposent souvent le plus grand respect, en particulier le Coran » (p. 18). Cette observation l'amène à s'interroger sur la structuration des mondes du livre au Maroc. S'appuyant sur le constat d'une libéralisation politique, qui, depuis le milieu des années 1990, est allée de pair avec des transformations sociales et culturelles, elle soutient la thèse d'une mutation profonde des rap-